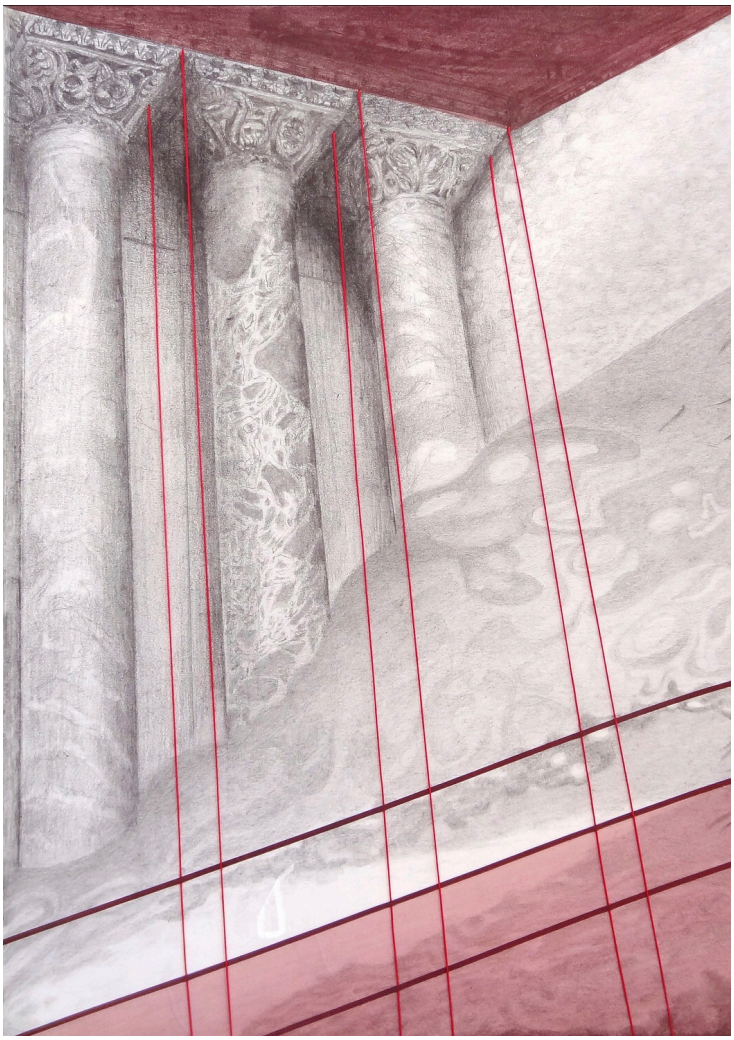
Je choisis la lagune

Christine Célarier

En couverture, dessin n° 19 issu de la série Vedute Ideate, 2020
60/40 cm, crayon de couleur

SANG LAGUNAIRE



Dessin n°21.4 issu de la série Col Tempo
70/50cm, crayons à papier, organza

Six heures ce matin.
Sans préméditation, elle descend lentement les marches qui mènent au canal.
Elle flâne depuis une heure, comme chaque matin.
Personne à frôler.
Ses pas tranquilles cadencent l'air léger.
Précis, le silence est une lame pure. Il a pourtant la douceur du velours, et la légèreté de la soie.
Elle s'arrête.
Son regard s'attarde sur les cinq degrés du perron d'un petit embarcadère du rio delle Torreselle.
Ce jour-là, l'eau est limpide. En surface seulement.
Son regard s'attarde.
C'est l'été, sandales enlevées prestement, elle les pose soigneusement sur la dalle surplombant le canal.
Un court instant, elle a le sentiment diffus de braver un interdit. Ne pas s'immerger dans ces canaux, lui souffle une voix lointaine. L'eau y est trouble, impure.
Écho persistant, feutré et pourtant distinct.
Elle n'écoute pas.
À la troisième marche, sa jambe droite se blesse aux concrétions de la pierre à la lisière de l'eau. Elle ne recule pas. La douleur vive attise son désir de rejoindre le contact de l'eau. La coupure est nette. Elle observe sa ligne oblique d'où le sang perle, puis se fond langoureusement dans l'eau. Trace voyageuse. D'un rouge vif. Fusion légère qui amorce sa rencontre avec la lagune.
Son corps s'enfonce. L'eau est fraîche.

L’épaisseur de la vase n’est pas loin.
Elle n’a pas songé une seconde à enlever sa robe. Elle est absorbée par un élan que rien ne peut arrêter. L’étoffe légère s’épanouit en corolle autour d’elle.
Immergée maintenant jusqu’aux épaules, elle marque un arrêt.
Pas une hésitation, mais un temps pour incorporer ce délicat moment de liberté conquise.
Elle est sensible aux moindres frôlements du tissu dont les plis jouent sur ses cuisses tels des algues vagabondes. Perméable à chaque ondulation subtile de l’eau claire et de la vase en profondeur.
Sans dégoût ni répulsion pour ces limons troubles qui s’agitent tranquillement autour de ses chevilles, elle garde une attention aigüe et perçoit vivement cette douceur languide qui s’anime autour de son corps.
Sa main gauche s’appuie encore à la pierre de la dernière marche.
Ses jambes cherchent le fond du canal, mais elles abandonnent vite, poussées par un impérieux besoin d’être en flottaison.
Des particules indistinctes, peut-être toxiques viennent maintenant troubler la surface.
Elle lâche enfin la pierre et engage une brasse lente. Elle soigne l’amplitude de ses mouvements. Une levée de sensations amniotiques l’accompagne.

Elle n’a jamais vu la ville à fleur d’eau. C’est comme si elle entrait par effraction dans les sous sols enténébrés d’un vieux palais. Elle se sent pourtant accueillie sans réserve dans cette intimité offerte à son attention.
Lentement, elle pivote sur le dos. Ses jambes s’agitent à peine pour flotter. Elle repose moelleusement sur l’eau. Les bras écartés, elle regarde le lent défilement des façades aux fondements gorgés d’humidité. Les ocres profonds des hauts murs l’enveloppent avec une ineffable prévenance.
Dans cet instant, elle murmure tout bas.
Cette ville est un corps
Corps labyrinthique, vieux et corrompu.
Corps d’une beauté défaite et magistrale. Définitive.
Elle pense que cet antique réseau aquatique est son sang.
Voluptueusement, elle se baigne dans ce plasma matricielle, opiniâtre et fragile.
Convoquant tous ses sens, elle éprouve sans limite temporelle, l’originel et le primitif de ce corps-ville prodiguant dans ses méandres liquides sa pleine sensualité.
Son sang lagunaire.
Enfin elle passe le dernier seuil, tête sous l’eau.
Les yeux clos, elle discerne pourtant la lueur opalescente de l’onde attirante comme une ottomane usée. Elle s’enroule dans cette tendresse toute fœtale. Le rythme régulier de son coeur berce sa pavane aquatique.

En apnée.
Elle dérive dans ce tendre giron. Elle sent un frôlement ténu à ses côtés. Des visages de madones à la carnation lumineuse se glissent vers sa joue gauche et la caressent avec une grâce infinie. Ces chimères affectueuses s'évanouissent ensuite dans les ombres ouatées de la vase.
Ses mains cherchent alors les fondations poudreuses des façades englouties. Des sédiments et des sels argentés s'accrochent à ses paumes, à ses doigts. Elle frotte ses mains couvertes de ces fines particules et les fait remonter le long de ses avant-bras en un tatouage sauvage.
L'eau le dissout dans une ondulante vapeur rousse.
Il lui faut remonter à la surface de l'eau. Ses poumons aspirent goulûment l'air suave du matin. Elle plonge à nouveau.
Elle a le sentiment de revenir chez elle, de s'unir alors à la lagune.
L'une et l'autre confondues.
L'une et l'autre sœurs de sang.
Elles évoluent ensemble dans des architectures imaginaires. Exubérance amoureuse d'un lointain paysage ou sobre spiritualité d'une enfilade de colonnades et d'ogives. Guidée par les ondulations de ces espaces évanescents, elle nage sans résistance. Elle laisse enfin ces images rejoindre les limbes turquoises.
Elle amorce sa remontée, ouvre les yeux.

L’eau est claire ici. Le soleil traversant la surface de l’eau fait scintiller des matières organiques et minérales en suspension. Leur danse sensuelle guide sa dernière brasse.
Elle expulse le dernier souffle de sa poitrine. Une envolée de bulles glisse sur ses narines.
Elle pressent la surface.
Avec ampleur, elle inspire l’air.
Sa bouche au ras de l’eau, elle avance sans précipitation vers les marches de l’embarcadère, savourant l’affleurement de l’eau sur ses lèvres.
Reste un goût de saumure sous les reflets brillants.
Rien de délétère, rien de pernicieux, se dit-elle.
Seul, un geste fervent.
Ruisselante, sa robe collée à sa peau, elle sort de l’eau. Elle s’ébroue comme un jeune chien heureux et s’assoit sur la première marche.
Le souffle court.
La tête renversée, elle prend la lumière ardente du jour en plein visage.
Autour d’elle, nulle âme et toujours le frais silence de ce dimanche de juillet.
Étourdie, troublée par ce qu’elle vient de vivre.
Pendant quelques secondes, d’étranges pensées circulent dans sa conscience éblouie. Sourde à ces agitations internes, elle les laisse passer. Plus tard elle les recueillera avec une attention curieuse, vaguement inquiète.
Mais pas maintenant.
Non pas maintenant.

Elle prolonge l’instant dans le secret de sa chair. Elle sent l’intense profondeur d’un silence novice. Cette incarnation inédite pénètre son corps d’un long frisson.
Sur sa robe, quelques souillures étoilées d’un rose soutenu proche de l’incarnat ponctuent de stigmates indélébiles l’étoffe unie il y a peu.
Quelque chose est advenu.
Sa robe sèche vite au soleil de ce matin déjà caniculaire.
Elle remet ses sandales restées chastement sur le bord du canal.
À présent debout, elle vacille légèrement.

Huit heures.

Elle respire profondément.

Dessin n° 33.16 issu de la série Col Tempo, 2015
100/70 cm, crayons papier, organza

OMBRE NUIT

Dessin n°1 issu de la série Luce, 2020
60/60 cm, crayons de couleur

. Je suis un homme sans ombre

Je ne saurais dire depuis combien d'années.

Enfant, j'aimais gambader derrière elle. C'était un jeu. Sur les places, dans les rues étroites l'été, je courais avec elle et je riais.

Ce double étiré m'enchantait. Il était d'une obéissance aveugle.

Cette jumelle tremblante se couchait à mes pieds. Elle était la complice de chacune de mes courses et me donnait des ailes.

Sans prévenir, malgré notre connivence, elle disparut. Que je sache, je n'ai jamais vendu mon âme au diable comme le raconte ce personnage du livre d'Adelbert von Chamisso. Jamais.

Non vraiment.

Pourquoi une telle cruauté?

Il y eut ce jour de grand soleil.

Je traversais une place animée, à cette heure où la lumière ardente exalte les ocres des façades.

Mon regard fut attiré par un pavé disjoint devant moi. C'est à ce moment précis que je murmurai surpris « mon ombre s'est éclipsée ».

Je me répétai cette phrase plusieurs fois.

Comme une litanie.

elle n'est plus là elle s'est évaporée elle s'est éteinte elle s'est envolée

Je restais longtemps immobile, sidéré.

Fouillant du regard les pavés, tournant lentement sur moi-même, j'attendais l'instant où elle réapparaîtrait.

À l'évidence, elle se jouait de moi.

L'espoir s'acheva avec le crépuscule, lequel inexorablement prit l'espace en otage.

Le soir arrivait et je sentis monter en moi une insondable tristesse.
Un chagrin.
Je le savais intimement, elle m'avait quitté.
Confus, je compris que ce détachement allait durer.
Les premiers temps qui suivirent son départ, je restai en suspens.
Comment dire... j'étais envahi par une insoutenable vacuité.
Elle me faisait suffoquer.
J'avais perdu cette densité constitutive de mon être.
Un vide impérieux s'empara de moi et,
inexorablement prit toute la place.
Chercher la nuit.
Elle, si sombre, devint mon point d'ancrage.
Mon ombre absolue.
Depuis, je marche pour la rejoindre.

J'ai depuis trente ans une boutique de livres anciens et j'habite juste au dessus.
Il est très tôt lorsque je bois mon premier café.
De la fenêtre je vois le canal. À cette heure-ci, j'aime observer ses eaux changeantes, les rares passants, une mouette égarée.
J'écoute et je regarde.
Quand la ville est envahie d'une brume insistante et mélancolique, le retour au quotidien familier se fait plus lent. La remontée des noirs abîmes me demande un peu plus d'effort.
De longues minutes sous le jet brûlant de la douche me sont alors indispensables pour passer de l'obscur à la clarté.

Par beau temps, les sons cristallins et la lumière limpide réveillent l'espace - le mien comme celui de la ville dans un même élan - et dissipent les heures crépusculaires.

Aucun matin n'est semblable. L'un d'eux m'a étreint aux toutes premières heures du jour. Une tasse chaude à la main, le regard porté au dehors, j'ai furtivement vu une femme qui descendait les marches menant à l'eau du canal. Appliquée, elle s'y enfonçait avec lenteur. Il n'y avait aucune provocation dans son geste. Derrière ma fenêtre, j'eus le sentiment d'assister à un rite intime. Par discrétion je me détournai. Mais une pensée rapide me traversa. Alors que ces déambulations m'enfonçaient dans la nuit, cette femme dans un mouvement inverse réveillait le jour par cette grâce lagunaire. La poésie et la légèreté de cet instant se sont gravées en moi.

Chaque matin, je descends préparer ma boutique pour son ouverture. C'est ma tanière vieillotte et bienheureuse. Son odeur poudrée, un peu poussiéreuse adoucit ma solitude.
Les livres sont d'authentiques présences. Je les connais tous. Je les ai presque tous lus. Ils s'entassent jusqu'au plafond et me façonnent un abri confortable.
La clochette aigrelette de la porte d'entrée m'amène régulièrement quelques visiteurs curieux de vieilles éditions.

Je reviens alors aux hommes et aux livres.
Je me souviens de ce jour où l'un de ces visiteurs, un monsieur d'un certain âge, regardait longuement les bouquins accumulés au fil du temps, effleurant certaines couvertures, ouvrant une page.
Le temps passait paisiblement en cette compagnie discrète et attentive. Nous entendions seulement le froissement des feuillets que l'on tourne avec délicatesse et le timbre clair d'une cloche au loin.
S'arrêtant devant une vitrine, soudain il soupira.
Un long soupir d'aise. Il se tourna vers moi et me demanda de sortir un ouvrage.
« L'une de mes premières émotions de lecteur » me dit-il.
Je sortis le recueil et le posai dans ses mains déjà ouvertes pour l'accueillir. Il s'agissait du livre *Les enfants terribles* de Cocteau, une toute première édition datant de 1929 chez Grasset.
Un large sourire éclairait son visage. Il me dit simplement en marquant bien par son intonation l'importance qu'il donnait à sa découverte « Je suis heureux de trouver ce livre, précisément ici, dans cette ville. Je le prends ».
Sa joie fut aussi la mienne toute cette journée.
Chaque soir, je ferme boutique et rejoins à l'étage mon domicile.
Le temps d'un repas frugal, de quelques lectures et d'un sommeil facile.
Le jour finissant présage mes heures d'encre sauvage.

Vers minuit, je sors. Quel que soit le temps. Je me laisse envelopper avec volupté par cette nuit complice.
Elle répare au fil du temps la perte de ma jumelle inconstante.
Du moins, c'est l'histoire que je me raconte chaque soir lorsque je passe le pas de ma porte.
Ce passage marque l'instant fugace où ma vie bascule entre mes deux rives.
Singulière cohabitation posée en équilibre fragile sur la pointe aiguë du temps.
Mon errance commence toujours par le pont tout proche.
Traverser.
D'une berge à l'autre pour un autre passage. Plus sourd et plus intérieur.
Je m'enfonce un peu plus dans l'ombre totale.
Je marche lentement, le regard accroché aux façades théâtrales des palais. Leur fatigue, leur usure me peinent un peu mais leur orgueilleuse somptuosité me rend fier.
Leurs fenêtres sont des gouffres noirs où l'histoire se perd ou se raconte à nouveau.
Leur prévenante constance à mes côtés semble accompagner mes marches nocturnes.
Je m'invente cette alliance implicite.
J'en ai besoin.
Dans les ruelles, quelques rares lampadaires nimbent les pavés d'une lumière discrète.
Le silence est seulement habité par le clapotis de d'eau du canal sur la coque des embarcations amarrées le long des quais.
Je deviens ce silence ponctué de sons amortis et répétés.

Je me dissous dans ces heures muettes.
Parfois je croise quelques fêtards braillards, dissonants dans le calme assoupissement des impasses et des quais mais vite engloutis par la nuit qui redonne bientôt toute son épaisseur duveteuse au silence.
Ces cris pourtant ont réveillé la douleur du manque.
Je m'enfouis dans le mystère d'ébène qui suit.
Mon repli.
Ma dépendance.
Je rêve chaque nuit que mon ombre va me surprendre au détour d'une loggia ou d'une venelle.
Elle choisirait ces heures charbonneuses pour me rejoindre.
Moins effarouchée qu'en plein jour, elle se glisserait subrepticement près de moi, narquoise et penaude.
Je songe, j'aspire, je divague.
Tout en marchant.
Mes pas résonnent.
J'aime entendre leur rythme régulier.
Chacun d'eux est une musique concrète qui arrime mes pensées au sol.
Sans cette mesure, je me perdrais.
Mon désert a son propre battement de coeur.
Il m'arrive fréquemment de marquer un arrêt ou deux pour m'allonger sur un parapet et lors de cet appel à l'abandon, je laisse mes bras pendre de part et d'autre du muret. Instable et flottant.
Cet entre-deux étroit me promet un ciel d'ecchymoses et d'ivresse sans joie.
Fermer les yeux.
Sous les paupières l'étendue est sans borne.
Elle m'engloutit un peu plus.

Les ouvrir enfin et écouter seulement ma respiration.
Elle s'ajuste au souffle de la ville avec lenteur.
Ma ville, entre terre et eau.
Je me dis qu'aucune autre ville au monde ne possède une nuit comparable; propice au silence, au recueillement ou à la méditation.
Nuit de velours, nuit d'organza, nuit de satin.
Repartir maintenant.
Le son de mes pas s'accorde parfois au battement sourd de l'eau frappant les bords moussus du canal.
Ces déambulations me conduisent vers la maison du Tintoret.
Sous un réverbère à la lumière économe, je m'arrête un court instant devant la statue de *Sieur Rioba* à l'angle de la placette et du rio et je fais alors glisser mon index le long de l'arête nasale métallique, étrange prothèse rivée dans sa face de marbre.
Compagnon de vadrouille, il m'invite à ne jamais manquer cette étape où mon œil accompagne toujours ce geste de familiarité.
Ombre de pierre, presque alter égo.
L'aube approche.
Je regagne mon gîte.
Dès le seuil franchi, j'ai pris l'habitude, je ne sais à quel lever du jour, de m'asseoir à ma table de travail.
J'allume la lampe.
Et là, dans cet intermède entre crépuscule et aurore, j'écris quelques lignes où les mots donnent forme à la mémoire de ces marches ombreuses; comme un corps à la nuit.

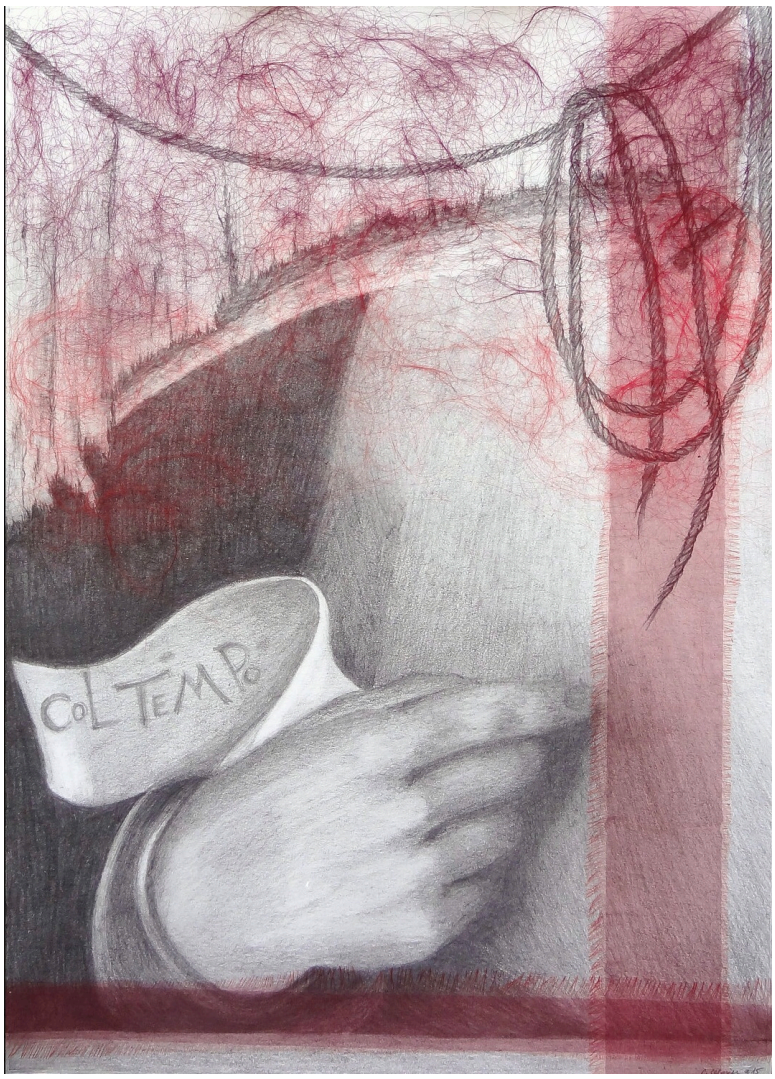
Le vide laissé par l'effacement de mon ombre me dicte cette écriture brève et quotidienne qui dépose sur la table, le texte du matin

aux pieds nus de l'homme
une lumière byzantine
grave dans le sol
la brûlure de son ombre

le soleil vertical perce
l'obscurité de plomb
elle vole en éclats
et disparaît sous terre

au creux de la nuit
aube et couchant fusionnent
pour suturer la blessure noire
et se retirer sans tarder

La lumière du jour revient



Dessin n°22.5 issu de la série Col tempo, 2015
100/70cm, crayons papier, organza

*LAISSANT LE CIEL À SA SPLENDEUR **

Dessin n°10 issu de la série Luce, 2020
60/60cm, crayons de couleur

Temps 1

Le cheval de toutes les batailles cherche l'impossible consolation.
Son poète est mort ce matin.
Sous un ciel métallique, le cheval tourne en rond, se cabre, souffle avec violence, éperdu.
Son poète est mort ce matin.
La terre boueuse des Flandres garde l'empreinte et l'odeur de ses sabots en sang.
Son poète est mort ce matin.

M. pose doucement son front contre la vitre.
Elle, la femme du poète, convoque ce cheval du Nord, certains matins. Enfant le poète a chevauché l'animal dans une joie pure. C'est ainsi que s'est enracinée cette place insigne accordée au cheval avec laquelle le poète a construit une mythologie singulière. L'équidé est devenu au fil des années une figure tutélaire l'accompagnant dans son travail d'écriture. M. le sait bien.
Ce matin, elle s'imprègne de cette vision de l'animal aux prises avec l'annonce de la mort.
C'est une source, c'est une lave.
L'incandescence d'un réel recomposé.
D'un imaginaire.

Elle ne cherche pas la consolation.
Elle est un soldat au front des jours à venir.
Elle creuse son sillon inlassablement et fait germer vie et mort étroitement unies
Ici, au plus près de cette lagune nourricière elle sait qu'elle parviendra à fondre sa souffrance.

De l'or liquide coule désormais dans ses veines.

Les lions du campo effacent progressivement le cheval noir du poète. Il reviendra, c'est certain.
Un autre jour, un autre matin.
Les sons de la Cité ramènent M. au présent. Le campo est silencieux à cette heure. Le mur de l'Arsenale juste en face de sa fenêtre masque l'horizon. Le cri des mouettes ouvre l'espace au-delà du mur.
Elle est attentive à tout ce qui la ramène au présent. Elle suit ses mouvements internes dans une acceptation tranquille.
M. quitte la fenêtre pour retrouver les gestes sans importance du quotidien et s'en acquitte au plus vite.

Elle ne pleure plus.
Elle n'oublie rien.
Il est là à ses côtés aussi souvent qu'elle le fait advenir. C'est un pouvoir étrange, une invincible croyance dans la présence de l'Autre au-delà de la mort. Chaque fois, le poète répond à son appel secret.

Après la mort du poète, M. a quitté Paris pour s'en aller vivre au plus près de la lagune.

Pendant des années, ils sont venus en hiver retrouver ces lions, sentinelles tendres et impassibles du campo.
Tout quitter, tout retrouver peut-être.
S'envelopper dans les brumes insistantes des canaux à l'automne tardif.
Garder longtemps sur la peau la froidure piquante des ruelles ventées.

Endurer l'humidité cinglante couvrant le cœur d'une griffure suave.
Marcher lentement, lourdement avec le poids de l'eau qui submerge.
Recevoir les cieux chargés d'ombres et de tourments comme une bénédiction.
Remplir les yeux grands ouverts de pluies salines dans la grisaille enfiévrée des fins d'après-midi.
La tentation de l'assoupissement n'était pas loin parfois.
Alors, elle voilait le corps d'un crêpe à la moiteur insidieuse.
Néanmoins, ils désiraient ces rudesses pénétrantes, cette exigeante loi du vivre ici.
Ils sont restés en veille pour écrire, pour lire, pour marcher.
Ces saisons sans fard les obligeaient.
Ils en acceptaient tous les contours sans pour autant se sentir entravés.

Il est pourtant des matins, à la douceur ouatée, qui savent calmer l'esprit souvent étreint par de sombres ruminations ; des soirs glacés où dans les bars à vin, on se frotte avec vigueur au monde et aux paroles pour oublier quelques heures, l'ivresse de la solitude originelle.
Dans un présent qui s'étire, M. apprivoise maintenant les printemps maudits, les soleils des étés où l'âme étouffe, l'eau apaisante lorsqu'elle est étale et accordée à son rythme intérieur.
Les temps lumineux.
Les temps crépusculaires.
Le blanc du silence.

Ils ont beaucoup marché ici.
M. prend le relais et dans leurs pas, refait les longs parcours sinueux. Bien sûr elle se perd, avec dans la tête une joie enfantine teintée d'inquiétude. Comme avant. Arpenter chaque jour le territoire aimé. Étroit et sans limite à la fois.
Tout en enfilant sa veste avant de sortir, elle ferme les yeux. C'est ainsi qu'elle procède lorsqu'elle se veut au plus près de ses pensées.

Elle se souvient, septembre 2015.
Ils étaient venus voir une exposition de dessins anatomiques à la Scuola Grande di San Marco. Ils les ont observés avec ce mélange troublant d'admiration et de terreur pour ces corps fouillés par la mine précise, aiguë du crayon. Présentés dans des vitrines précieuses, ils donnaient à voir l'indicible de la chair ouverte à tous les vents.
Beauté et Effroi noués serrés.
L'attention de M. se détourna un instant pour chercher une longue inspiration, pour éloigner son regard de cette profondeur des corps mis à nu.
Dans un angle de la salle, elle fut saisie par une scène inattendue et d'une étrange manière accordée aux dessins maintenant derrière elle.
Elle s'approcha et regarda avec intensité le travail en cours d'une restauratrice qui avait posé là son chantier. Quatre mètres carrés à peine dans un angle de l'immense salle capitulaire.

Elle était penchée sur la sculpture en bois d'un christ posée sur une table. Sans sa croix, support de son supplice. Elle travaillait à sa restauration avec une prévenance presque religieuse.
M. sentit dans son dos la présence du poète qui l'avait rejointe en posant une main sur son épaule. Lui aussi, captif de ce moment suspendu.
Ils contemplèrent cette belle jeune femme si vivante au visage incliné sur ce corps écorché par le temps. Le contraste était saisissant. Et pourtant le lien entre eux ne faisait aucun doute. Grâce à la concentration et à la patience qu'elle portait à sa tâche. Sans doute aussi grâce à la beauté, même dévastée, de cette sculpture du christ couché. Deux temporalités, dans un écart se comptant en millénaires, se rejoignaient dans une union impalpable, fragile. Union révélée par le regard prévenant de deux présences alliées.
Le silence du lieu se fit plus profond.
La beauté presque douloureuse de ce moment les enveloppa.
Cette étrange scène serait une incise dans leur mémoire.
Ils décidèrent enfin de retrouver l'air, le campo et les vivants. Les cloches se mirent à sonner dans l'allégresse du jour finissant.
Ils cherchaient maintenant la chaleur de l'autre, presque frissonnants malgré la douceur de ce mois de septembre.

Silencieux, corps contre corps, ils traversèrent lentement le campo San Giovanni e Paolo avant de s'engager dans la Calle del Cafetier pour rejoindre leur appartement, Campo dell'Arsenale.

De retour chez eux, soudain ils s'immobilisèrent, soudés dans un même ravissement. La lumière vive du couchant s'était posée avec une intensité sacrée sur une simple coupe vide laissée là sur la table. Saint Calice profane, elle semblait attendre le vin et le sang de la vie.
Ce soir là, l'objet usuel d'un bleu céruléen avait relancé l'élan sauvage sans que l'esprit s'en mêle.

Aujourd'hui, M. revoit le profil pur de cette jeune restauratrice qui lui rappelle certains portraits de Piero della Francesca. La même grâce du visage toute en retenue et concentration, la même subtilité de la carnation et cette singulière sensation d'être devant une œuvre certes italienne, mais teintée d' influence nordique.
Comme un signe, cette double appartenance de territoires aimés par son poète, ravive la force de sa présence à ses côtés.

Aujourd'hui, comme tant d'autres jours, elle va sortir et respirer l'air du dehors.
Elle a glissé tout à l'heure dans la poche de sa veste un petit papier blanc où elle a inscrit le mot « écrire ». Comme un rituel, un autre jour elle glissera un autre petit papier avec un autre mot inscrit.

Les cendres en réminiscence.
Le sol se dérobe.
La source et la lagune semblent étrangement plus stables, plus réconfortantes que la terre ferme.
Pour l'heure, M. descend les marches de la maison qui la mènent sur le campo. Sa main au fond de la poche touche, froisse légèrement et caresse le papier blanc. Quelques pas et elle est au bord du canal. L'eau est calme, transparente. Des algues flottent contre la pierre du canal. Une frange d'un vert Véronèse.
Elle sort le papier de sa poche et le lance avec douceur dans l'eau. Comme les bateaux en origami de son enfance, il flotte, léger, avant de glisser avec langueur sous la surface de l'eau. L'écriture se dilue un peu et devient calligraphie bleutée.
M. prend le temps d'observer la feuille qui se noie lentement et se dit à voix basse : « voilà, voilà, voilà ». Oui, trois fois ce mot.
Elle clôt ainsi ce moment intime et s'engage d'un pas assuré, visage levé vers le ciel, dans les rues de son quartier.
Ce jour s'offre à elle sans entrave aucune.
Cette liberté âprement gagnée est une conquête sur la pesanteur des jours.
Focale grande ouverte sur le présent immédiat.
C'est à la fois inhabituel, inquiétant mais aussi enivrant et jubilatoire.

Elle accueille cette mosaïque de sentiments contrastés avec la curiosité d'une enfant qui n'abandonne jamais ses rêveries.
Tout prendre, ne rien lâcher pour se donner encore à la joie.

Un pied devant l'autre. Seule cette cadence répétitive, relance sa détermination durement mise à l'épreuve par le cheval fou qui s'agite encore en elle. Elle sait cela.
M. se retrouve sur le campo delle Gorne. Pas tout à fait par hasard. Disons, sans l'avoir prémédité. Comme chaque fois.
C'est un campo allongé où trône un arbre occupant l'espace avec une ampleur expressive. Sur la place au bord du rio, quatre chaises fatiguées attendent toujours les rencontres. Des boutures posées sur une petite table tentent de renaître sans grande conviction. Le mur de l'Arsenale impose, là aussi, sa longue et verticale présence.
Un lieu sensible où le temps s'arrête.
M. s'appuie quelques minutes sur le puits central en pierre d'Istrie. Elle fait le vide en elle.
Prête à repartir, comme un premier jour, laissant dans cet abîme son chagrin.
Elle traverse la ville de sestiere en sestiere. Espace mental aux méandres infinis, elle voyage ici comme dans un cerveau vibrant à l'architecture complexe ; une géométrie byzantine, une extension d'elle-même.

Pas après pas, mètre après mètre, heure après heure, elle retrouve ainsi sa source première.
Seule cette ville, par une étrange alchimie, accorde l'union fusionnelle entre la lagune et son être.

Son périple du jour s'achève le long des Fondamente Nove. Cette ligne horizontale entre terre et eau.
Où toutes les mémoires convergent.
Où la lagune une fois encore est une présence altière, enveloppante ou inquiétante selon les saisons.
Où l'air du large est à portée de main.
Où le lointain vous aspire à l'heure du couchant.
Où San Michele, juste en face, rappelle avec une calme résolution que chacun est un vivant en sursis.
Où les cris des mouettes ponctuent l'espace de sons stridents.
Où leurs silhouettes agiles font des accrocs dans le ciel.
Où les moteurs des vaporetti grondent, éructent bruyamment et lâchent des odeurs d'essence se mêlant à l'exhalaison des marées.
Où le silence, au final du jour, enflamme la tombée du soir
Où ce silence-là impose un Entre chien et loup souverain.

M. peut maintenant rentrer chez elle. Les lions et les mouettes veillent.

Avec délicatesse, la nuit installe sa loi. Elle a le pelage anthracite d'un cheval qui s'ébroue, sueurs et sang confondus.

Temps 2

Les bras en croix, il gît sur le ventre, la tête posée sur une couverture maculée par des traces anciennes de vernis, de térébenthine et de peinture.
Souillures de sueur, de sécrétions et de sang séché préfère-t-elle s'imaginer en pensant en cet instant à Pasolini. Comme un voile chimérique, son corps martyrisé jeté sur une plage d'Ostie se pose sur la sculpture christique d'un autre âge.
Pour elle, l'un et l'autre sont unis par une même souffrance.
Elle est là pour restaurer. C'est son travail.
Seule dans l'immense salle capitulaire, elle nettoie, soigne, répare les plaies béantes.
En évitant l'écharde, sa main effleure lentement ce long dos altéré par le temps.
Elle en éprouve chaque faiblesse.
De profondes et longues entailles présagent l'effondrement du corps.
L'enduit de plâtre desquame par endroit, laissant à vif la chair du bois.
Ses gestes ont la délicatesse d'une amante.
Avec une légèreté d'ailes de papillons, elle passe maintenant un pinceau à poil doux sur tout le corps de ce christ blessé. Il faut dépoussiérer mais aussi s'approprier ce corps abandonné à ses soins méticuleux.
Faire corps avec lui.

Dans le rôle consenti d'une Piéta au chevet de ce christ-poète, elle murmure ces mots,

« …au printemps quand les feuilles
changent de couleur,
je tomberai mort
sous le soleil qui brûle
blond et haut,
et je fermerai les yeux,
*laissant le ciel à sa splendeur…» **

Pour elle, la splendeur présente surgit vivement par la haute fenêtre.
Le ciel traverse la vitre et s'étend voluptueusement sur le corps couché.
Elle sent le frôlement insistant du rai sur son visage penché.
Et jouit avec ferveur de cet instant inopiné.

** Extrait du poème « Le jour de ma mort » extrait de « Poèmes de jeunesse et quelques autres » de Pier Paolo Pasolini. Collection Poésie/Gallimard (n° 293), Gallimard. Parution : 24-10-1995*

Dessin n°6 issu de la série Œuvre au noir, 2018
100/70cm, fusain compressé

Ici je voudrais remercier,

Sylvie Lagnier
pour son regard toujours juste sur mon travail

Sophie Franza
pour le lien tissé entre M. et moi-même

Et

M.
pour la confiance sans réserve qu'elle m'a accordée,
pour la rencontre…

Christine Célarier
www.christine-celarier.com
christine.celarier@gmail.com
+33(0)682404666

En quatrième de couverture,
Dessin n° 13 issu de la série Vedute Ideate, 2020,
60/40 cm, crayon de couleur